

BIBLIOGRAPHIE

CESAIRE d'ARLES, *Sermons au peuple*, t. III (sermons 56-80), traduction, notes et index par Marie-José Delage, Paris, éd. du Cerf, 1986, *Sources chrétiennes*, n° 330, 318 p., 208 F.

Avec ce volume, M.-J. Delage achève la traduction des *Sermons au peuple* de Césaire d'Arles dont les deux premiers tomes, parus chez le même éditeur en 1971 et 1978, ont déjà fait l'objet d'un compte rendu dans *Provence Historique*. Inutile donc de revenir sur les principes et les caractéristiques de cette édition, sinon pour ajouter que ce dernier tome se clôt sur une indispensable série d'index que l'on souhaiterait pourtant encore plus fournis à l'usage : citations scripturales auxquelles on aurait pu ajouter les références implicites de Césaire ; liste des auteurs anciens dans laquelle ne sont pas distingués les emprunts de Césaire et les références présentées dans les notes du commentaire ; index des mots, malheureusement circonscrit à ceux qui ont été étudiés en notes alors qu'un aperçu, même sélectif, du vocabulaire de Césaire aurait rendu bien des services ; nomenclature des manuscrits enfin, limitée aux seuls exemplaires mentionnés dans l'apparat critique.

Mais l'essentiel est dans la traduction d'un texte qui reste toujours généralement très fidèle à la monumentale édition de dom G. Morin : grâce à elle, le plus large public pourra un peu mieux connaître le grand évêque d'Arles que l'on saisit, mieux encore que dans les volumes précédents, comme en plein travail, « au milieu de tant d'occupations et d'insupportables labeurs (parcourant) les différents livres des Ecritures (pour) pourvoir, à grand peine, (les fidèles) de médicaments spirituels » (sermon 76,3).

A grand-peine : ascèse d'un travail de prédication (dont cet homiliaire est précisément le témoin) principalement nourri – Césaire l'atteste lui-même – de la méditation de l'Ecriture – avant tout le Nouveau Testament et plus spécialement l'Evangile de Matthieu, mais aussi les psaumes et les prophètes de l'Ancien Testament, tel Esaïe dont le *Clama, ne cesses*, « crie, ne cesse pas ; fais résonner ta voix comme une trompette » (Is., 58, 1) aurait pu servir de devise épiscopale à Césaire si un tel usage avait été répandu dans l'Antiquité. Non pourtant que Césaire néglige les Pères : Augustin, bien sûr, le grand maître, mais aussi Salvien, Fauste, Eusèbe le Gaulois (que Césaire pratiquait d'ailleurs sous le nom de Fauste), Ephrem (c'est-à-dire, en fait, peut-être, un contemporain, Sévère d'Antioche : persistance possible des

liens, même culturels, dans l'*orbis christianus* au VI^e siècle...) – tout lui est bon pour nourrir sa prédication, et l'on sait qu'il ne répugnait pas à l'emprunt, non sans apporter des retouches personnelles (voir ainsi l'émouvant sermon 70 sur les malheurs du temps, qui est de Quodvultdeus – encore un ami d'Augustin – mais d'un Quodvultdeus remanié, récrit).

Le résultat : des sermons brefs (dix minutes, un quart d'heure tout au plus), d'une rhétorique simple – peu de métaphores poussées (voir cependant le début du sermon 66), mais beaucoup de fausses interrogations ou de comparaisons familières – qui reviennent inlassablement sur les mêmes thèmes parce que la constitution du recueil est thématique, ce qui contribue à donner une tonalité différente à chacun des trois volumes de cette édition.

Le ton de ce troisième volume est grave parce qu'il traite pour l'essentiel de la pénitence et qu'il met en évidence dans quelle impasse la discipline antique en la matière avait conduit des pasteurs comme Césaire. La désertion du sacrement, que les fidèles trouvaient trop lourd et que les évêques répugnaient d'ailleurs à administrer trop tôt parce qu'il n'était pas réitérable, conduit ainsi à affaiblir tout l'aspect communautaire de la démarche pénitentielle (S. 67, 1) et pousse les pécheurs à se tenir hors de la communion ecclésiastique (S. 62), attendant l'instant de la mort pour demander le sacrement. De là, un débat sur l'efficacité de la pénitence administrée aux mourants dont plusieurs sermons (60, 62) se font l'écho. La réponse de Césaire est nuancée, non sa conviction profonde : « la pénitence qui est demandée seulement par un mourant, je crains qu'elle ne soit morte elle-même » (S. 62, 1).

Aussi pousse-t-il à *faire pénitence* ceux qui ne peuvent (ou ne veulent) *recevoir la pénitence* ; pour cela, il adapte à l'intention des fidèles des usages qu'il connaît bien par sa formation monastique : ainsi celui de la confession « non seulement à Dieu, mais aussi à des hommes saints et craignant Dieu » (S. 59, 1), selon une pratique qui n'est pas celle de la confession sacramentelle, mais une forme d'accompagnement spirituel dont les Pères du désert, et leurs successeurs après eux, connaissaient le prix. C'est l'occasion pour Césaire d'insister, contre les Manichéens et les astrologues apparemment nombreux dans l'Arles du temps, sur la responsabilité personnelle (S. 59, 2), d'inviter aussi les fidèles à fuir la foule des petits péchés qui ne relèvent pas de la pénitence canonique mais nuisent au progrès spirituel, « concupiscence, vol, calomnie, même rire immodéré ou parole oiseuse » (S. 63, 2). Rire immodéré : le Jorge du *Nom de la rose*, qui proscriit tout rire, aurait trouvé laxiste Césaire que l'on juge pourtant généralement bien sévère...

Sévère, parfois ; mais avant tout soucieux d'une pastorale pratique et efficace. C'est ce qui ressort en particulier des derniers sermons du recueil, principalement consacrés à l'assistance à la messe et aux offices. On y verra comment Césaire avait essayé de développer chez les Arlésiens le goût de la psalmodie, cet autre élément caractéristique de la culture monastique (S. 75) ; comment aussi il lui fallait lutter contre la désertion de sa cathédrale dès que s'achevait la liturgie de la parole (S. 73) — une liturgie qui se déroulait d'ailleurs, apparemment assez souvent, dans le brouhaha des conversations (S. 78). Et pourtant, c'est le moment privilégié où les fidèles devraient commencer à pratiquer cette « rumination spirituelle » qui est assurément l'un des thèmes les plus chers à Césaire (S. 69, 5) ; aussi, que les plus attentifs « rapportent très fidèlement aux absents (ajoutons : et aux distraits) ce qui a été dit » (S. 78, 5) : vœu ardent d'un pasteur qui n'a eu de cesse que la parole qui l'habitait

puisse être largement répandue, aussi bien par ses auditeurs que par d'autres encore, ces prêtres, ces collègues dans l'épiscopat à l'usage desquels il a précisément composé le commode recueil dont M.-J. Delage vient d'achever la traduction.

Ce compte rendu aura montré sans doute l'intérêt d'une telle publication, mais le recueil des *Sermons au peuple* n'épuise pas cependant la totalité des 238 sermons attribués à Césaire et il faut souhaiter que la collection des *Sources chrétiennes* continue l'effort entrepris en éditant le reste du corpus césairien (et la *Vita*, ce document de première main, écrit peu après la mort de l'évêque par ses familiers) ; ainsi l'œuvre de Césaire pourra être aussi accessible aux hommes de notre temps qu'elle fut familière à ceux du Moyen Âge qui l'ont inlassablement recopiée.

Jean GUYON

Martin AURELL, *Une famille de la noblesse provençale au Moyen Âge : les Porcelet*, Aubanel, Archives du sud, Avignon, 1986, 218 p., 32 photographies h.t., 18 cartes, tableaux et graphiques, bibliographie, index.

Les travaux de Martin Aurell sont bien connus des lecteurs de *Provence Historique* : plusieurs de ses articles sont parus dans de précédents numéros¹. La soutenance de son doctorat de 3^e cycle, en 1983, a de même fait l'objet d'un compte rendu². Il n'y a donc pas lieu de revenir sur l'apport essentiel d'une recherche qui fait date dans l'historiographie récente de la Provence médiévale. La version imprimée de cette thèse nous en donne la quasi intégralité, légèrement remaniée et allégée du recueil des actes des Porcelet, il est vrai difficilement publiables dans une collection destinée à un large public, mais dont l'intérêt documentaire justifie une édition « universitaire », très attendue.

Saluons d'emblée la qualité matérielle du livre, accueilli dans les « Archives du sud » d'Aubanel, déjà riches de plusieurs titres sur l'histoire provençale. C'est avec une grande satisfaction qu'on retrouve la totalité des cartes, des notes infrapaginales, des tableaux généalogiques et des index, qui faisaient l'un des attraits de la version dactylographiée et qui sont excellentement reproduits. S'y ajoute l'agrément d'une illustration suggestive, qu'on aurait toutefois aimé mieux répartie à travers le volume, en regard des chapitres concernés, et non regroupée en un seul cahier central.

Désormais accessible au plus grand nombre, la thèse de M. Aurell va devenir un ouvrage de référence indispensable, tant par la problématique qu'elle développe sur l'évolution des structures sociales et politiques de la Provence entre le XI^e et le XIV^e siècle que par l'abondance des informations qu'elle renferme. L'étendue du patrimoine des Porcelet, les liens de cette famille avec de nombreux lignages aristocratiques, avec l'épiscopat et avec le monde monastique, imposent en effet de recourir à ce livre comme à un instrument de travail. On y trouvera souvent l'indication ou la confirmation de telle parenté, le détail recherché sur telle carrière ecclésiastique, l'éclairage souhaité sur tel événement. L'utilisateur que je suis a ainsi

1. *Provence Historique*, t.33, 1983, pp. 267-283 ; t. 35, 1985, pp. 103-106 ; t. 36, 1986, pp. 339-345.

2. T. 34, 1984, pp. 351-354.

déjà eu l'occasion d'interroger, avec succès, maints passages. Deux questions cependant n'ont pas trouvé de réponse :

— La première concerne Felipa Porcelet, qui succéda à Douceline de Digne à la tête du béguinage de Roubaud. Comment concilier deux visions aussi exclusives l'une de l'autre que celle, étonnante, révélée par les documents d'archives, d'une femme d'affaires avisée (dont M. Aurell nous dit qu'elle prenait des parts dans des sociétés de commerce, savait reconnaître la bonne monnaie et faisait avec talent fructifier son capital...) et celle, admise depuis Albanès, qui fait de Felipa l'auteur de la *Vida* de Douceline : cette œuvre – qui a été étudiée par Claude Carozzi dans plusieurs articles – baigne dans une ambiance de spiritualité et de mysticisme exacerbés, bien éloignée de toute contingence matérielle. Il y a là une contradiction qui pose problème.

— Ma seconde interrogation porte sur Rainaud Porcelet, évêque de Digne de 1304 à 1318. Ce personnage figure dans la notice sur sainte Roseline, publiée par les Bollandistes, comme étant lui-même un saint ³. M. Aurell signale seulement sa bonne administration à la tête du diocèse, qualité méritoire certes, mais qui ne suffit pas pour expliquer sa sainteté. De quelles vertus fut donc paré ce prélat pour bénéficier d'un honneur qui n'a pu manquer de rejallir sur sa propre famille ?

Il s'agit là, on le voit bien, de points de détail, sur lesquels la suite des recherches de l'auteur nous éclairera sans doute. Ils montrent en tout cas quel est l'éventail des thèmes abordés et jusqu'à quel niveau de précision exigeante il est permis d'aller dans l'usage qu'on peut faire de ce « beau travail », qui est aussi un travail utile.

Daniel LE BLEVEC

Paul AMARGIER, *Urbain V. Un homme. Une vie (1310-1370)*. Société des médiévistes provençaux. Basilique Saint-Victor (3, rue de l'Abbaye, 13007), Marseille, 1987, 161 p., ill.

Après tant d'excellentes publications sur le Moyen Âge provençal, le R.P. Amargier, o.p., nous donne une vie d'Urbain V qui devrait intéresser à la fois les historiens et un vaste public. Comme le rappelle, en appendice, une courte bibliographie, plusieurs *Vies* de ce pape existaient déjà, et elles ne sont nullement négligeables. Mais, d'une part, le P. Amargier a puisé dans des sources inédites récemment publiées, les *Lettres communes*, et a pu utiliser les ressources du traitement informatique des suppliques entrepris par Mme Hayez, et, d'autre part, si la biographie, un peu délaissée quelque temps, revient en force dans la production historique, c'est d'une manière plus vivante : un Urbain V dépoussiéré va surgir de ces pages agréables, illustrées, denses.

D'origine cévenole, membre de l'équipe paroissiale de Saint-Victor de Marseille, le P. Amargier ne manque pas d'affinités avec son héros ; au cours de ses recherches, il est entré dans son intimité, et il réussit à nous y faire pénétrer. L'ouvrage s'ordonne en trois parties, d'importance inégale, la deuxième, de beaucoup la plus longue (soixante-six pages, alors que la première en compte trente-sept et la troisième seulement seize) retraçant l'essentiel du pontificat. Les *Annexes*, précieuses, sont d'abord des notes de généalogie, avec une carte des biens de la famille Grimoard ; puis la liste des promotions cardinales (1366-1370) par lesquelles le

3. *Acta Sanctorum*, Jun. II, p. 486.

pape a tenté un rééquilibrage dans les rangs du sacré collège (difficile problème pour le pape français et méridional) ; ensuite un bref commentaire sur la canonisation de saint Elzéar, son parrain – et les raisons de la non-canonisation de Delphine, épouse d'Elzéar – ; enfin, une notice sur le traitement par l'informatique des suppliques adressées au pape, dont les résultats sont très révélateurs de la personnalité du pontife.

Le plan que nous venons de citer ne rend pas compte du foisonnement du texte. Bien que l'on puisse, évidemment, repérer les étapes de la vie d'Urbain V (formation, professorat, abbatiat, pontificat), c'est, en fait, autre chose que le lecteur retirera. D'abord – et quoique l'auteur se défende d'avoir voulu écrire « Urbain V et son temps » – l'époque est présente à toutes les pages, et non seulement dans le paragraphe intitulé « le tableau d'un temps » : les malheurs du XIV^e siècle, la peste noire et ses suites, les ravages des grandes compagnies, aussi bien que l'organisation de la curie, les formes de dévotion « religion des observances et des œuvres » plutôt que « spiritualité et souffle mystique », forment plus qu'une toile de fond, un cadre sans la connaissance duquel l'on ne pourrait comprendre la personnalité de Guillaume Grimoard. Car, plus que les péripéties de la vie de cet intellectuel, chargé de missions diplomatiques, puis abbé de Saint-Victor, et pape qui tente de ramener à Rome le siège de saint Pierre, c'est sa personne qui apparaît dans ces pages.

Son caractère, en premier lieu : un « solide équilibre » et « un incontestable sens de l'humour » ; certes, ces deux qualités étaient bien nécessaires, au milieu des événements dramatiques et des intrigues, qui ne manquaient pas. L'équilibre se marque dans la prudence des démarches diplomatiques, le sens de l'administration, la réserve qui domine certaines entreprises (l'on pense au projet de canonisation de Delphine de Sabran) ; l'humour apparaît dans plusieurs anecdotes, telle la réponse à un quémandeur faisant valoir ses mérites « tu n'as pas fait cela pour l'Église, mais pour le fric ». Mais au-delà et au-dessus de ces qualités, Guillaume est animé par une foi solide et ardente, foi qui va, envers et contre tous, lui faire tenter le retour de la papauté à Rome – retour provisoire, puisque, de son vivant, il crut nécessaire de regagner Avignon.

Et, en définitive, quelles qu'aient été sa culture, la sagesse de son administration, c'est sa dimension spirituelle qui a conquis ses contemporains. Différent des autres papes d'Avignon qui trouvent peu grâce aux yeux de la postérité, il devient, au lendemain même de sa mort, l'objet d'un véritable culte ; bien que les circonstances du Grand Schisme n'aient pas permis d'instruire rapidement le procès de béatification, la cause, reprise au XIX^e siècle, aboutit le 10 mars 1870. C'est donc la vie d'un bienheureux qu'a écrite le Père Amargier, et le sous-titre « Un homme, une vie », dit assez combien il a privilégié l'homme dans son ouvrage. L'historien scrupuleux dont nous connaissons la rigueur achève ce que j'appellerai le portrait d'Urbain V par l'évocation de sa mort et la vision de son immortalité ; vision empreinte de mysticisme où le biographe précis laisse la place à l'homme de prière.

Madeleine VILLARD

Françoise GASPARRI, *La principauté d'Orange au Moyen Âge (fin XIII^e-XIV^e siècles)*. Préface de Jacques Le Goff, Paris, Le Léopard d'Or, 1935, 245 p. + 87 planches.

La richesse des archives de la Ville d'Orange est connue depuis longtemps déjà, surtout à partir de l'inventaire des archives communales par L. Duhamel, publié en

1913 et celui de la série des notaires, conservée à la bibliothèque du Vatican publié trois ans avant par A. de Bouard. Il a fallu attendre cependant l'un des chercheurs de la génération actuelle pour mettre en valeur ces trésors. M^{lle} Françoise Gasparri, archiviste paléographe et directrice d'études au C.N.R.S. s'est engagée fort heureusement, à accomplir cette tâche. En le faisant, elle a réussi, par son enthousiasme, à intéresser à son travail non seulement les responsables de la municipalité d'Orange mais aussi, comme nous l'apprenons à la lecture de l'introduction de son livre, plusieurs habitants « ordinaires » de la ville. Une copie, en microfilm, des registres des notaires fut réalisée au Vatican et déposée aux archives communales, dans leurs nouveaux locaux ; un séminaire fut mis sur pied, dirigé par F. Gasparri pour faciliter l'accès aux documents aux laïques sans formation paléographique et diplomatique. Surtout, une exposition « Le Moyen Age à Orange » fut réalisée durant l'hiver 1982 au musée de la ville, exposition dont le catalogue constitue la dernière partie du livre que voilà devant nous.

Mais, dans « La principauté d'Orange au Moyen Age », M^{lle} Gasparri ne se contente pas de publier un catalogue d'exposition. Parfaitement au courant de la problématique de l'histoire urbaine au Moyen Age, elle nous présente un tour d'horizon – efficacement écrit et dénué d'un appareil encombrant – de ce que devait être la ville d'Orange aux XIV^e et XV^e siècles. Nous voyons les rapports entre le Prince d'Orange, demeurant dans la ville, et l'université des habitants de la ville, l'administration de la vie municipale et la gestion de ses finances, sans oublier aussi le déroulement de la vie religieuse et celui des études et de la réflexion intellectuelle. Un chapitre, celui intitulé « Communautés, étrangers et immigration » attire l'attention en particulier, par sa longueur (pp. 75-116) et par la qualité d'information qu'il propose. M^{lle} Gasparri y traite surtout des Italiens et des Juifs d'Orange.

Pour les Italiens, la documentation permet de suivre et décrire les structures de leurs familles, le niveau de leur fortune, à travers l'étude des dots et de leurs possessions immobilières ainsi que leurs activités en tant que notaires, maîtres de la monnaie, aubergistes et surtout en tant que banquiers. M^{lle} Gasparri dispose de centaines de données concernant leurs activités de prêteurs d'argent et nous présente leur clientèle qui comprenait surtout les couches aisées de la société, des gros commerçants, des notaires, des juristes, des Juifs. Rien d'étonnant donc si le prêt moyen de l'un des « Ytalici » d'Orange, Aubertinus Abelloni, de la première moitié du XIV^e siècle se monte à la somme, tellement élevée, de 27 ou 28 florins (p. 85) et pour ses collègues à cette période on constate des chiffres semblables. Il y avait des colonies d'Italiens (ou « Lombards ») comme ils sont appelés ailleurs qu'à Orange) dans bien d'autres villes de la région – viennent à l'esprit Apt, Manosque, Carpentras, sans parler d'Avignon – ; celle d'Orange est maintenant la mieux connue grâce aux trouvailles de M^{lle} Gasparri.

Comme dans toute ville d'importance semblable, Orange hébergeait à cette période une colonie importante de Juifs. Plusieurs centaines de documents les concernant ont permis à notre auteur de dresser une longue liste des membres de cette communauté (à comparer avec la liste des Italiens et avec les deux listes, de 1338 et de 1354, des habitants de la ville) ainsi que de tenter une description de leur participation à l'activité économique de la ville. En tant que prêteurs d'argent (leur activité principale), ils devaient être en contact permanent – peut-être même en compétition – avec leurs homologues italiens. Nous avons noté déjà [cf. pp. 86-87 du livre] qu'ils empruntent de l'argent chez les Italiens pour le redistribuer,

apparemment. Notons aussi (p. 83) le cas du Juif Fousetus de Argenteria, engagé comme procureur chez le banquier lucquois Jacobus de Diversis. Cependant on n'arrive pas à saisir à partir de la documentation analysée présentée quelle était la division du travail (ou du marché) entre ces deux groupes de prêteurs ou si une telle répartition des tâches existait consciemment ou inconsciemment.

Cette documentation d'archives ne nous permet pas non plus d'apprécier la vie intellectuelle chez les Juifs orangeois à cette époque, son ampleur et son intensité. Rien qu'en consultant l'ancienne *Gallia Judaica* d'Henri Gross (Paris 1897, Amsterdam 1969) pp. 18-21 ou la nouvelle *Encyclopaedia Judaica* (Jérusalem 1971) t. 11, pp. 91-98 ; t. 12, p. 1447, on découvre sans difficulté qu'Orange était durant la première moitié du XIV^e siècle l'un des centres d'études juifs le plus important de la région, où brillait, surtout Levi ben Gershon (Gersonides, 1288-1344) célèbre mathématicien de son temps et le plus grand philosophe que le judaïsme méridional (voire français) ait jamais produit. Dans les documents latins il est appelé « Léo de Balneolis » sans que l'on puisse établir avec certitude ses relations avec la majorité des autres membres du clan « des Balneolis » que l'on découvre sans cesse chez les notaires.

Orange, enfin était une ville universitaire à cette époque dont le *studium*, comme celui de Manosque, était destiné à la formation des hommes de loi, tellement indispensables pour la vie de la cité. Or, aux années 1360, avec le déclin du grand centre d'études qu'était Montpellier, les Orangeois ont nourri l'ambition de le replacer dans la hiérarchie universitaire. En 1365 ils ont obtenu de l'empereur le privilège de créer un *studium generale* et au conseil municipal on a proposé au Prince d'attirer à Orange l'Université de Montpellier. Quand et pourquoi cette ambition fut prise est difficile à dire, mais il est clair que M^{te} Gasparri est en possession de plusieurs éléments d'information sur la vie du *studium* qu'elle ne pouvait pas insérer dans son livre (pp. 131-136) à cause de l'économie de la publication. On exprime ainsi le souhait qu'elle les fasse publier dans un avenir rapproché, faisant bénéficier ainsi – comme elle l'a fait tout au long de son livre – ses collègues de ses grandes connaissances.

Joseph SHATZMILLER

Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle, éditée par N. Gauthier et J.-Ch. Picard. Tome II, *Provinces ecclésiastiques d'Aix et d'Embrun (Narbonensis Secunda et Alpes Maritimae), Corse*, par Yvette Duval, Paul-Albert Février, Jean Guyon et Philippe Pergola, Paris, de Boccard, 1986, 107 p., 17 plans. Tome III, *provinces ecclésiastiques de Vienne et d'Arles (Viennensis et Alpes Graiaae et Poeninae)* par Jacques Biarne, Charles Bonnet, Renée Colardelle, Françoise Descombres, Paul-Albert Février, Nancy Gauthier, Jean Guyon et Catherine Santuschi, Paris, de Boccard, 1986, 147 p., 21 plans.

Voici achevée une importante enquête collective sur la christianisation de l'espace urbain en Gaule avant les Carolingiens, entreprise depuis plus d'une dizaine d'années et qui avait déjà donné lieu à des publications provisoires, sortes de numéro

zéro, dont un fascicule en partie consacré à des cités provençales présentés ici même en 1980¹.

L'avant-propos, repris dans chacun des fascicules, définit l'objectif de ce travail : fournir au lecteur « un bilan critique de la documentation archéologique et littéraire concernant la localisation, la chronologie et la destination des édifices qui touchent, au sens large, à la vie chrétienne, églises, baptistères, monastères, monuments funéraires, etc. ». Chaque notice comprend, tout d'abord, une importante bibliographie tant sur l'histoire et la topographie de la ville en général que sur l'histoire et la topographie chrétiennes de la cité considérée. Comportant jusqu'à 70 à 80 titres pour les villes les plus importantes et les mieux connues, ces précieux répertoires prennent en compte de nombreux travaux dactylographiés, thèses, mémoires, communications inédites. Ils se prolongent par un recensement critique des sources. Vient ensuite l'exposé de l'état des connaissances sur l'évolution du cadre urbain dans la période concernée, sur les origines chrétiennes dans ce site et sur les monuments attestés qui se rattachent au christianisme. Chaque notice est accompagnée au minimum d'un plan de la ville auquel renvoie le texte, parfois de plans d'édifice lorsque l'exposé le requiert. On peut regretter la modestie de l'édition : ces fascicules brochés risquent fort de céder à l'usage. On déplore l'absence de titre sur le dos des fascicules, économie médiocre à la fabrication et inconvénient certain pour l'utilisateur. Mais on doit souligner la clarté de la présentation et la qualité de la cartographie.

L'ampleur des notices reflète la situation documentaire. Il a fallu renoncer à étudier Glandevès, Thorame et Castellane. Deux ou trois pages suffisent pour Sisteron, Digne ou Toulon. En revanche, Riez, Marseille, Aix ou Nice font l'objet d'exposés d'une bonne dizaine de pages. Jean Guyon signe les pages consacrées à Aix, Riez et Marseille, Yvette Duval présente l'ensemble Nice-Cimiez, Jacques Biarne traite des évêchés comtadins, Carpentras-Venasque, Avignon, Cavaillon et toutes les autres notices sur les cités épiscopales de Provence, parmi lesquelles des développements substantiels consacrés à Arles, Apt et Fréjus, sont dues à Paul-Albert Février à qui l'on doit également les chapitres liminaires sur la mise en place et l'organisation des provinces ecclésiastiques. Nous disposons ainsi d'un instrument de travail d'une qualité exceptionnelle, concis, dense, clair, nuancé et critique. On appréciera en particulier l'exposé des problèmes ouverts tels que la localisation de la première cathédrale d'Aix ou la dédicace de la basilique de Riez par Jean Guyon ou les rapports entre les sièges de Nice et de Cimiez par Yvette Duval. Les notices font écho aux découvertes les plus récentes qui souvent renouvellent substantiellement la problématique, telles que les fouilles de la cathédrale et de la cour de l'archevêché à Aix.

On nous permettra une réserve sur la vision que propose Jean Guyon du développement de la ville d'Aix au Moyen Âge : « la juxtaposition des villes épiscopale et comtale » s'expliquerait à le suivre par le développement « autour de la forteresse comtale d'un faubourg accolé au noyau plus ancien du bourg Saint-Sauveur ». Si la future « ville comtale » s'est développée, ce qui paraît vraisemblable, autour de la forteresse comtale, elle ne peut pas en même temps être une excroissance du bourg cathédral, c'est topographiquement inconcevable. Force est d'admettre que

1. *Provence Historique*, 1981, p. 289.

2. *Provence Historique*, 1987, p. 107.

le ville d'Aix se développe à partir de deux noyaux distincts, la cathédrale et la « forteresse installée sur la porte romaine d'Italie ».

Venant après l'excellente synthèse élaborée par Goudineau, Février et Fixot pour le tome I de *l'Histoire de la France urbaine* et après le remarquable catalogue dû pour une très large part à P.A. Février de l'exposition sur les premiers temps chrétiens en Gaule, voici une nouvelle vue d'ensemble de la Provence de l'Antiquité Tardive et du Haut Moyen Age alliant la plus grande rigueur scientifique et des qualités de présentation qui la rendent accessible au grand public cultivé. En attendant un autre livre de référence, de parution imminente, que nous promet la même équipe : l'atlas des monuments paléochrétiens de la France.

Noël COULET

Ganagobie, le prieuré roman, le plateau, randonnées, Gap, 1986, coll. Les Alpes de Lumière, pp. 91-92 (Diffusion : Edisud).

Continuant son effort pour faire mieux connaître le patrimoine des Alpes de Provence, l'association « Les Alpes de Lumière » nous donne un excellent guide du plateau de Ganagobie. Il y a diverses raisons à cela et d'abord l'importance du site qui retient le regard de tout promeneur du val de Durance. Mais pour qui est monté sur ce plateau, affleurement de molasse miocène qui repose sur un socle de marnes et de conglomérats, il y a beaucoup plus. Ce sont d'abord ces abrupts qui cernent l'espace, et cette végétation, pins d'Aleps du versant sud et surtout ces chênes verts dont quelques-uns sont bien antérieurs au reboisement de la fin du XIX^e siècle. Ce sont aussi les carrières de meules dispersées et le village médiéval de Villevieille qui reste bien protégé sous les éboulements dont ne surgissent que quelques traces de rempart et une salle voûtée. Il y a surtout le monastère, né du don fait à Cluny par Jean, évêque de Sisteron, issu d'une famille noble de la région.

On sait l'histoire : la fondation de deux églises dédiées l'une à la Vierge et l'autre à saint Jean-le-Baptiste, cette dernière devant recevoir la sépulture de l'évêque. Mais l'archéologie est venue à notre secours. Grâce à Michel Fixot et Jean-Pierre Pelletier on peut suivre l'évolution d'une partie du site. A un premier état appartient une nécropole où essentiellement des hommes (une seule femme contre treize squelettes étudiés) ont été inhumés ; ces tombes sont à l'est d'une abside semi-circulaire qui doit être celle d'un petit édifice à une nef. Puis l'église a été rebâtie avec une abside rectangulaire ; y fut accolé, vers le sud-est, une construction en deux parties dont la partie orientale est une chapelle et la salle occidentale est de plan rectangulaire. S'y ajouta au nord, une tour-clocher. Ces dispositions expliquent pour une part le plan qui a été donné à l'édifice roman qui a pris le relais de ces volumes des X^e-XI^e siècles. Une des originalités de Ganagobie est en effet le double transept qui sépare la nef unique des trois absides.

Celles-ci et l'espace qui les précède est décoré de mosaïques. Elles viennent de faire l'objet d'une restauration par l'atelier de Claude Bassier qui présente le résultat de son travail et des observations techniques. Jacques Thirion accepte l'idée que le Bertrand, prieur, mentionné dans l'inscription est le contemporain de Pierre le Vénéral et il suppose que l'œuvre a été réalisée entre 1122 et 1129. Ce qui donne

une grande importance à l'église que l'on voit encore en élévation et à laquelle Guy Barruol consacre quelques pages.

Une datation haute de la mosaïque et donc de l'abside pose cependant un problème que l'on ne saurait éliminer aisément. En effet, la façade et le tympan peuvent difficilement être attribués à une époque ancienne et Guy Barruol avait noté les ressemblances entre cette sculpture et celles de Barjols, comme avec celles de Saint-Vincent de Digne analysées par Jacques Thirion. Celui-ci penche pour l'extrême fin du XII^e ou le début du XIII^e. Il reste donc à supposer que les travaux ont avancé lentement et il serait étonnant qu'une interruption n'ait pas laissé de trace dans le parment des murs de la nef. La question est rendue complexe par le fait d'une hypothèse que Guy Barruol reprend à son compte : il y aurait eu réfection tardive du portail. En serait la preuve ce décor festonné qui est attribué au XVI^e siècle et il aurait été constitué à partir de remplois. Cette affirmation de Claude Martel ne paraît pas démontrée : je n'en veux pour preuve *a contrario* que la façon dont les pieds des disciples et le bas de leurs vêtements sont disposés sur les festons du linteau. Comment, dans un état primitif, se serait présenté par ailleurs l'entrecolonnement qui sépare les figures ? J'ai regardé maintes fois la pierre et les photographies et n'ai pu déceler la moindre justification d'une telle hypothèse.

La fin du XIX^e siècle a marqué le début d'une renaissance de Ganagobie et l'ouvrage rend bien compte – en particulier par des photographies – de l'état dans lequel le P. Gibbal a trouvé l'édifice et de ce qu'il a entrepris. D'autres travaux ont été réalisés par l'architecte des Monuments historiques Jean Sonnier à partir de 1960. Certes, ils ont abouti à la protection des mosaïques détruites, mais au prix d'une reconstruction des absides d'une insigne pauvreté – en particulier à l'extérieur – et sans respect de tous les éléments encore épars sur le chantier. Il est à espérer que les travaux en resteront là et qu'on n'entreprendra point de continuer le faux en élevant un clocher sur une coupole, comme un dessin le suggère... J'ai souvent beaucoup de regret devant une ruine ; mais j'avoue encore les préférer à bien des reconstructions imaginées par les architectes pour des motifs qui n'ont rien de scientifique.

Qu'advient-il de ce site ? Ce guide n'apporte pas de réponse, mais il contient l'annonce d'un « renouveau monastique qui s'annonce ». Il est envisagé en effet l'installation d'une communauté monastique en ces lieux. Les difficultés ne manqueront pas de surgir : où et comment bâtir les constructions indispensables à cette présence ? Quelles parties du monument roman resteront accessibles et combien de temps ? L'église est petite et l'on voit mal comment ne pas inclure le cloître médiéval dans la clôture ? Celle-ci s'étendra-t-elle à la plus grande partie du plateau ? Comment concilier les nécessités de la vie monastique avec celles d'une protection de la nature et, ce qui est plus difficile, avec les curiosités des visiteurs actuels ?

Il faut donc espérer qu'une discussion s'engage, la plus large possible. Cela est d'autant plus important que d'autres projets de réutilisations d'anciens monastères sont à l'horizon. Il est nécessaire, en effet, de se placer dans une perspective différente de celle du XIX^e siècle et de penser à la fois à la nécessité de laisser un patrimoine à ce qui a été, depuis un siècle, sa vocation, à la possibilité d'instruire sur les valeurs de la tradition monastique, tout comme sur la richesse du site, et aussi aux limites qu'une construction aussi modeste que Ganagobie ne peut manquer d'imposer. La chose ne sera pas facile. Le présent ouvrage devra y aider.

Jean BOISSIEU, Eric ARROUAS, *Saint-Victor, une ville, une abbaye*. Marseille, Ed. Jeanne Laffitte, 1986, 103 p., nombre. illustr. en noir et en couleurs.

Un beau livre, riche d'une abondante illustration en noir et de 31 photos couleurs qui restituent les divers aspects architecturaux, sculpturaux, mais aussi « liturgiques » de Saint-Victor.

Ce haut lieu de la foi marseillaise, un des plus anciens de la ville avec la « vieille Major », la cathédrale primitive, est l'un des plus antiques témoignages de la christianisation de la France, puisque Jean Cassien y aurait joué, au début du V^e siècle, un rôle essentiel dans l'établissement de communautés religieuses, sur un site déjà sacré.

Un texte bref, très à la portée du grand public, retrace, discrètement, l'histoire du bâtiment. Il offre aussi un guide de visite précis, complété par les commentaires du dossier photographique.

Un beau cadeau pour ranimer l'émotion et le souvenir.

Marcel BERNOS

Jean-Marie ROUX, *Saint-Jean-de-Malte. Une église de l'ordre de Malte à Aix-en-Provence*, Aix, Edisud, 1987, 17 × 24 cm, 64 pages, 25 ill.

Il n'existait aucune notice consacrée à ce monument depuis celle que F. Benoit avait rédigée pour le Congrès Archéologique de 1932. C'est donc une excellente initiative que de publier un livret destiné aux visiteurs de cet important monument du gothique provençal, à la fois guide du touriste et petite monographie d'un grand édifice aixois.

L'ouvrage associe une notice et un itinéraire commenté de visite. Dans la notice, l'auteur s'est efforcé d'associer à la présentation du bâtiment une évocation de la commanderie d'Aix des Hospitaliers. Toutefois, cette étude, qui ne pouvait certes être très développée, est un peu courte dans son information et éclaire insuffisamment le lecteur. L'auteur s'est principalement appuyé sur la thèse d'École des Chartres, demeurée manuscrite, de F. de Ferry, mais il n'a pas pour autant utilisé l'édition, d'ailleurs incomplète, que cet érudit a donné de l'enquête de 1373. Il néglige également le témoignage de Salimbene, fort précieux pourtant sur le passage de la « petite église », comme l'écrit le franciscain parmesan, à la nécropole comtale.

On saute abruptement de 1338 à la figure, justement mise en relief, de Jean-Baptiste Viany, homme fort de la commanderie et restaurateur de l'église. On aurait aimé une articulation plus étroite entre l'église et les autres éléments de la commanderie (l'hôpital, le prieuré, le temporel et en particulier la bastide de Moissac) et quelques éléments d'appréciation sur les relations entre les Hospitaliers, puis les chevaliers de Malte, la ville et la société aixoise. Les pages consacrées à la présentation de l'édifice sont fort claires et dans l'ensemble bien venues. Elles mettent successivement l'accent sur la métamorphose du bâtiment à la suite de la mise en place des tombeaux royaux, le développement des chapelles, cet étouffement de l'église du fait de l'éclosion du quartier Mazarine qui marque encore l'aspect extérieur, les transformations introduites par Viany et les vicissitudes que le bâtiment connaît au XIX^e siècle.

L'utilisation par le visiteur n'est pas des plus pratiques, car l'itinéraire qui lui est proposé pp. 57-62 est truffé de renvois, pour la description des tableaux et œuvres d'art, aux développements qui figurent plus haut dans la notice.

L'illustration qui associe photographies actuelles et clichés anciens, plans, dessins et gravures est abondante et bien choisie. Quelques images sont un peu pâles.

L'ouvrage se clôt par une bibliographie d'une vingtaine de titres. On regrette l'absence du catalogue de l'exposition du musée Longchamp de 1978 (La peinture provençale au XVII^e siècle) et celle du livre de J. Pourrière sur les hôpitaux d'Aix au Moyen Âge.

Noël COULET

Marianne CALMANN, *The Carrier of Carpentras*, published for The Littman Library by Oxford University Press, Oxford 1984, 276 p.

Pour écrire ce livre de synthèse sur l'histoire des Juifs de Carpentras du XIII^e au XVIII^e siècle, M^{me} Marianne Calmann a eu recours tout d'abord aux travaux célèbres de ses prédécesseurs comme Léon Bardinet, Isidore Loëb, Hyacinthe Chobaut et bien d'autres [v. pp. 271-277]. Elle s'est lancée en même temps dans un dépouillement des archives vauclusiennes et dans l'examen des manuscrits à la bibliothèque Inguimbertaine ainsi que celle de l'Alliance Israélite universelle de Paris (notamment de la collection Halphen). Et pourtant, malgré son ambition de ne rien omettre, son livre, paru en 1984 ne profite pas de la thèse de René Moulins sur « Les Juifs du Pape en France » [Toulouse, 1981] ni de bien d'autres études de notre collègue, le meilleur spécialiste du sujet. Sont aussi absents de sa bibliographie les travaux de R.H. Bautier « Feux, population et structures sociales au milieu du XV^e siècle. L'exemple de Carpentras » *Annales E.S.C.*, t. 14, 1959] et de Christian Castellani [« Les Juifs de Carpentras au XV^e siècle », *Ibid.*, t. 27, 1972], sans parler de plusieurs travaux récents concernant les Juifs du Midi au Moyen Âge. En consultant la *Bibliographie des Juifs en France* de Bernhard Blumenkranz [Toulouse, 1974, surtout pp. 96-98], elle aurait pu prendre connaissance de ces deux articles, ainsi que de bien d'autres qui y figurent. Cependant, il nous faut considérer ce livre non pas à travers ses lacunes (auxquelles aucun travail, ou presque n'échappe) mais plutôt en fonction de ses contributions positives qui sont, disons le tout de suite, assez remarquables.

Depuis 1886, date de la publication à Paris de « Les Juifs dans les états français du Saint Siège au Moyen Âge : documents pour servir à l'histoire des Israélites et de la papauté » par M. de Maulde, on connaît l'importance de la documentation comtadine pour l'histoire de la vie interne des Juifs et en particulier des structures de leurs institutions communautaires. Calmann dans chapitre 4 de son étude, qu'elle appelle avec justesse « Un état dans un état » (pp. 74-99) nous fait découvrir les statuts (« Escamots ») de Carpentras de 1557 et de 1645 et nous renseigne, à travers eux, sur le mode de fonctionnement des institutions dans ce ghetto. Ce chapitre – le plus remarquable du livre – est précédé par trois autres qui tracent l'histoire de l'installation juive dans la ville, de l'organisation de l'espace dans la carrière ainsi que des instances de la vie quotidienne telles que l'on peut les saisir à partir de nos textes. Ensuite (chapitre 5-10) nous trouvons des passages concernant l'activité économique des Juifs (où la consultation poussée des trouvailles et des synthèses de René

Moulinas, pp. 223-357 et p. 298 aurait été d'un grand bénéfice) la culture des Juifs comtadins et leur langage ainsi que la propagande de l'Église et sa pratique d'incitation à la conversion. Avant de terminer, au chapitre 10, son histoire avec les événements de la révolution de 1789, laquelle, en offrant liberté et égalité, a causé l'abandon de la carrière par la majorité de ses habitants, M^{me} Calmann essaie dans son chapitre 9 (pp. 196-226) de recueillir toutes les indications concernant des rapports humains de cordialité et de spontanéité qui auraient pu exister entre Juifs et Chrétiens dans la ville. Comme bien d'autres avant elle, M^{me} Calmann découvre, que notre documentation telle que préservée aux archives se prête difficilement, à cause de son caractère, à une telle exploitation.

La richesse documentaire concernant ces petites communautés de juifs comtadins qui, à partir de 1500 et pour presque cent ans ont été les seuls représentants de la civilisation juive médiévale dans l'Europe cisalpine, est cependant remarquable. Certains des faits découverts par M^{me} Calmann sont d'une portée générale et débordent Carpentras ou l'histoire des « Juifs des Papes » pour éclaircir des points obscurs dans l'histoire des Juifs de la prémodernité. L'histoire de l'excommunication des Juifs ainsi que le choc et l'étonnement exprimés par le vice-légit Durini [p. 92] face aux droits des rabbins d'excommunier leurs coreligionnaires – sa brutalité et sa sévérité – s'inscrivent dans le cadre d'un état d'esprit plus étendu, c'est-à-dire l'effort déployé par l'État du XVIII^e siècle pour priver la communauté juive de son indépendance en lui interdisant le recours à cet instrument de châtiement. Moses Mendelshon le philosophe berlinois de l'époque, dans son livre « *Jerusalem* » (1783) se déclare partisan d'une telle abolition du droit d'excommunier. De même, les témoignages concernant le rejet des Juifs vagabonds par leurs confrères comtadins, l'appel à l'aide de la police : [voyez à ce propos aussi R. Moulinas, *op. cit.*, pp. 172-178 et 407-409] sont des aspects d'un problème plus étendu : la solidarité juive et de ses limites. Armand Lunel dans son livre, *Les Juifs du Languedoc, de la Provence et des États français du Pape*, (Paris, 1966), pp. 116-123, avait trouvé des documents fascinants sur ce sujet ; notre auteur y ajoute ses propres découvertes. L'histoire du rabbinat du XVIII^e siècle, pour prendre un troisième exemple, et les rapports entre les rabbins et leur communauté d'une part et avec les intellectuels non-juifs de l'autre, est plus riche désormais, maintenant que les biographies des rabbins Abraham Salon (pp. 166-167) et surtout, Salomon Ezobi [pp. 158-163] nous sont connues. *The Carrier of Carpentras* s'ajoute ainsi à une série, toujours croissante de travaux sur l'histoire des Juifs du Midi de la France que tout spécialiste ou amateur se doit de connaître.

Joseph SHATZMILLER

Bulletin Historique de la Ville de Montpellier, n° 7, sans date, 40 pages.

Complément du volume des actes du Colloque Armand Lunel dont on a rendu compte ici même (fasc. 147), cette livraison du bulletin contient les catalogues des deux expositions organisées à l'occasion de cette rencontre scientifique et dans le cadre du millénaire de la ville de Montpellier. Une de ces expositions, suscitée par la restauration du mikvé (bain rituel), réunit une trentaine de documents sur le judaïsme montpelliérain au Moyen Âge présentés par Danielle Iancu. L'autre plus importante

– une centaine de numéros – évoque les Juifs à Montpellier et dans le Languedoc à l'époque moderne et contemporaine. Elle met l'accent sur la condition économique et sociale des Juifs au XVIII^e siècle, sur la situation culturelle des communautés au XIX^e siècle, sur l'affaire Dreyfus dans l'Hérault et sur les heures tragiques de la seconde guerre mondiale. On y notera plusieurs pièces évoquant la présence de Marc Bloch à Montpellier. Le catalogue est ici dû à Carol Iancu qui signe par ailleurs une copieuse et dense introduction à l'ensemble de la documentation présentée sous le titre « Les Juifs à Montpellier : une histoire millénaire » (pp. 14-19).

Noël COULET

Etudes sur l'Hérault, nouvelle série, 2/3, 1986-1987, 192 p., nombre ill. (8. rue de Lunaret, 34000 Montpellier).

Les revues « départementales » sont une des richesses du tissu historiographique français et la nouvelle présentation des *Etudes sur l'Hérault* (anciennement *Etudes sur Pézenas et sa région*) est l'occasion de signaler l'intérêt que présente pour nos lecteurs cette publication de très grande qualité. L'essentiel de son contenu concerne en effet une région voisine et fort proche de la nôtre et offre des éléments comparatifs avec maints aspects de l'ancienne Provence. La revue a de surcroît, sous ses titres successifs, accueilli parfois des travaux portant sur l'autre rive du Rhône et la table générale publiée dans la présente livraison par J.-Cl. Richard en procure le relevé. Citons J.-P. Labatut, « Les ducs et pairs de France en Languedoc et en Provence aux XVI^e et XVII^e s. », *Etudes sur Pézenas*, T. IV, 1973/4, pp. 15-22 ; M. Christol, « Notes d'épigraphie narbonnaise II. L'origine de quelques familles arlésiennes », T. VI, 1975/2, pp. 3-8 ; F.-X. Emmanuelli, « Le pouvoir en Provence à l'époque moderne. Etat de la question », *Etudes sur l'Hérault*, T. XIII, 1982/4-5, pp. 39-43 ; R. Moulinas, « Avignon, le Comtat Venaissin et la contrebande du sel au XVIII^e s. », T. XIV, 1983/4, pp. 15-21 ; F.-X. Emmanuelli, « Le temps des vingtièmes du côté d'Aix-en-Provence », *ibid.*, pp. 35-39 ; F.-X. Emmanuelli, « Le monde médical provençal à la fin du XVIII^e s. et au début du XIX^e s. », T. XV, 1984/5-6, pp. 41-45 ; B. Cousin, « Malades et maladie sur l'ex-voto peint provençal », *ibid.*, pp. 53-58 ; M. Agulhon, « Les confréries de Pénitents au XIX^e s. », Nouvelle série, T. I, 1985/3, pp. 29-40 ; M. Ferrières, « Amour des pauvres et amour de soi. images méridionales (= les donatifs comtadins) d'une société et d'une sensibilité », T. I, 1985/4, pp. 23-26 ; E. Lemay, « Avignon et le Comtat Venaissin en 1791, un débat révélateur à l'Assemblée Constituante », *ibid.*, pp. 27-32.

Régis BERTRAND

Hélène RICHARD, *Le voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse*, préface de Michel Mollat du Jourdin, Paris, Edition du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1986, 376 p.

Le XVIII^e siècle est le temps fort des grandes expéditions maritimes pour la connaissance du monde : mer, ciel, terre ; sans oublier les missions, la guerre et le commerce.

Les documents relatifs à ces voyages au long cours, dangereux et coûteux, heureux ou malheureux, avec ou sans retour, constituent un matériau de choix pour l'historien d'aujourd'hui. Hélène Richard l'a bien compris. Elle nous donne un ouvrage magnifique qui vient compléter et enrichir celui de Catherine Gaziello sur « *L'expédition de Lapérouse* ».

Pour sa thèse à l'Ecole Nationale des Chartes, dirigée par M. Poulle qui encourage si vivement les travaux sur le thème des « voyages scientifiques », Hélène Richard a retrouvé toutes les « reliques » de l'expédition de d'Entrecasteaux, à Londres comme à Paris, à Brest comme à La Haye. A partir des « instructions », « comptes rendus », « journaux de bord », « lettres », documents divers, elle nous entraîne dans « un tour du monde » qui fait une part égale à la vie quotidienne des équipages, aux recherches scientifiques, aux péripéties politiques.

Comme le fait remarquer Michel Mollat du Jourdin dans sa préface, le choix des vocabaires des navires « La Recherche » et « L'Espérance » résume bien l'objectif de la campagne : d'une part essayer de retrouver Lapérouse et ses compagnons, d'autre part, continuer l'œuvre scientifique interrompue. C'est ce programme ambitieux que nous vivons avec Hélène Richard qui partage équitablement son texte entre : les difficultés de la préparation du voyage avec le choix des hommes, des navires, de l'outillage scientifique ; les problèmes au jour le jour de vivres, d'eau, de santé, de distraction et l'œuvre scientifique : astronomie, géographie, cartographie, botanique, zoologie, minéralogie, ethnographie. Nous participons à tous les événements de l'expédition, à ses succès, à ses malheurs, aux morts successives des uns et des autres, en particulier les responsables du voyage : d'Entrecasteaux et d'Auribeau (deux Provençaux), mais aussi aux joies multiples des découvertes scientifiques, aux péripéties de la navigation et de la politique.

Après avoir puisé aux sources des Archives pour une histoire totale, globale, l'ouvrage d'Hélène Richard devient lui-même une mine pour de nouvelles recherches, il est le maillon d'une chaîne pour la découverte du monde et de nous-mêmes, de nos racines en même temps que l'évocation d'un fabuleux voyage.

Comme dit Michel Mollat du Jourdin en conclusion de sa préface « Que l'auteur en soit remercié. »

J.-M. HOMET

G.R.E.O. *Actes du colloque Victor Gelu. Marseille au XIX^e siècle.* Publications Université de Provence, 1986, 450 p.
Cahiers critiques du Patrimoine. Victor Gelu. Obradors Occitans en Provença. 1986, 103 p.

Ces vingt dernières années, Victor Gelu a été remis à l'honneur. Lucien Gaillard, Jorgi Reboul et moi-même avons publié, à peine expurgée, *Marseille au XIX^e siècle*, c'est-à-dire l'essentiel des mémoires de Gelu. Lucien Gaillard lui a consacré un ouvrage très sûr. L'Académie de Marseille a fêté avec quelque anticipation le centenaire du poète. Lou Prouvençau à l'Escolo s'est penché sur lui

avec sympathie. Voici qu'aujourd'hui le G.R.E.O. Provence publie les actes d'un colloque copieux et que les Cahiers Critiques du Patrimoine consacrent, eux aussi, un ouvrage de moindre longueur mais de haute qualité à l'écrivain marseillais.

Le second ouvrage, rédigé par Jean-Yves Casanova, René Merle, Philippe Gardy, apporte beaucoup à la connaissance de *Nouvé Grané* qui ne fut jamais publié du vivant de Gelu qui le considérait pourtant comme son œuvre essentielle. Il a, en outre, le mérite de poser le problème du poète qui, comme l'écrivit Mistral, « fut en colère toute sa vie ». L'œuvre de Gelu, ce n'est pas la grande paix de Mistral et pas davantage l'effusion lyrique d'Aubanel ; Gelu est *contre*, contre les prêtres, contre les clubistes de 48, contre l'Empire, contre les financiers à la Mirès, contre le gaz, contre le progrès. Le mauvais caractère est la première forme de son talent. Non que son talent très réel se réduise à cette grognerie, mais il n'aurait pas été ce qu'il a été si l'homme avait eu un caractère aimable.

Précisément parce qu'il était tel, de mauvais poil comme on dit vulgairement, on l'a parfois utilisé avec excès. On a exagéré son esprit de gauche, on en a fait un révolutionnaire, on l'a même recruté contre Méline. En revanche Berthe Gavalda insiste sans doute avec raison sur un christianisme profond qui s'accommode de sa méfiance à l'endroit des curés et des *fioli*.

Nous ne saurions citer toutes les interventions du colloque ni leurs auteurs : Jean-Claude Bouvier, Roland Caty, Pierre Gallocher, Philippe Gardy, etc. Retenons quelques interventions. Avec finesse, Yvonne Knibiehler propose des réflexions sur les relations à première vue surprenantes de Gelu et de sa mère. Tandis que la plupart des écrivains (Victor Hugo, Marcel Proust) hissent leur mère au plus haut, Victor Gelu, comme Pagnol, idéalise son père, mais il va plus loin et trace un portrait noir de sa mère, bigote, querelleuse, désagréable.

René Jouveau, rappelant les rapports de Gelu et du félibrige, a montré, combien, dès ses débuts, Gelu est aux antipodes de la renaissance traditionnelle. « J'ai pris mes héros au dernier degré de l'échelle sociale, parce que notre patois ne pouvait être placé convenablement que dans leur bouche, parce qu'il exclut toute idée de grâce et ne peut rendre que la force ; parce que ce dialecte est brutal et impétueux comme le vent du nord-est qui lui a donné naissance et lui a imprimé son cachet d'ouragan. » Gelu est donc resté logique avec lui-même en raillant les félibres dont il ne partage pas plus l'idéal littéraire que les convictions politiques et religieuses. Au passage René Jouveau cite le nom de Barthélemy Taladoire, autre oublié de ce colloque. Une fois de plus on retrouve sa science et sa délicatesse.

Enfin Eliane Richard montre en face du Marseille populaire cher à Gelu le cours Bonaparte qui deviendra le cours Pierre Puget, refuge de ces bourgeois que Gelu n'aime pas, les Fabre, les Grandval, les Bergasse. Ainsi Marseille prend toute sa dimension.

En face d'un Marseille qui change comme il n'a jamais changé, qui explose dans le monde et dans l'espace, qui choisit la modernité, Gelu représente le refus du monde comme il va, de l'industrie envahissante, du capitalisme conquérant. C'est sa grandeur et sa faiblesse, car à l'évolution peut-être inévitable il n'oppose rien sinon un anarchisme morose et bougon au service d'un souffle puissant.

Pierre GUIRAL

Gérard BACONNIER, André MINET, Louis SOLER. *La Plume au Fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*. Toulouse, Privat, 1985, 379 p.

On sait qu'au début de la guerre une campagne mal inspirée mit en cause le courage des soldats du Midi, plus exactement du 15^e Corps. Campagne aussi erronée qu'ignoble. Mais ce n'est pas le sujet que traitent nos trois professeurs d'origine méridionale. Ils ont dépouillé des milliers de lettres et de cartes postales pour mieux connaître l'esprit et le comportement des hommes du Midi lancés avec les autres Français dans la plus effroyable des tragédies. Témoignages divers selon le milieu social : l'instituteur qui de sa plume appliquée marque les pleins et les déliés, surveille son style qu'il souhaite élégant et châtié, ne s'exprime pas comme le paysan plus fruste écrivant dans son parler quotidien. Témoignages différents aussi selon la période car plus la guerre dure plus elle devient lourde.

Au début l'ardeur est éclatante, la responsabilité des Allemands est écrasante ; Bismarck et Guillaume II sont voués aux gémonies. Avec les années la souffrance et le désir de revoir les siens occupent presque seuls le champ de la conscience. Bien entendu, officiers et soldats sont également attentifs aux « permis ». Comme l'écrit le capitaine Jean de D... le 13 août 1917 : « Depuis l'arrivée au pouvoir de Pétain les permissions sont à l'ordre du jour et les colonels les plus mal disposés se méfient ». Plaintes également contre le service de santé, hélas ! justifiées : « L'hôpital est sale, j'ai dans ma salle des types qui sont bien amochés, comme il n'y a pas d'infirmiers dans notre salle et que je suis un des moins touchés, je suis obligé (sic) de leur faire passer un tas d'ustensiles dont ils ont besoin, malgré que je sois (sic) tout disposé (sic) à leur rendre service j'estime que si je suis dans un hôpital c'est pour qu'on me soigne et pas pour soigner les autres. » C'est la vie des martyrs pour reprendre la belle expression de Duhamel.

A travers les pages, certaines figures qui deviendront illustres apparaissent, tel le petit Père Saliège, futur cardinal, qui dit à un soldat : « Un soldat français ne doit pas, ne peut pas condamner un autre soldat français à la peine de mort ! »

Mais il faudrait multiplier les citations sans épuiser les richesses de cet ouvrage bouleversant qui complète les beaux travaux de Norton Cru et d'André Ducasse.

Pierre GUIRAL

Maurice PROAL, Pierre MARTIN-CHARPENEL. *L'Empire des Barcelonnettes au Mexique*. Marseille, Ed. Jeanne Laffitte, 1986, 127 p., nombreuses illustr. en noir et en couleurs.

Curieux et intéressant document : album de belles images en même temps qu'historique de cette prodigieuse aventure qui commença à l'initiative des frères Arnaud, de Jausiers, en 1821, et instaura pendant plus d'un siècle, entre la vallée de l'Ubaye et le Mexique, un courant d'émigration particulièrement original et entretenu par l'autorecrutement. La solidarité authentique n'éliminait pas la dure réalité du jeu économique. Mais le mouvement attira tant de jeunes gens qu'aucune famille de la vallée de Barcelonnette n'eut au moins un de ses membres outre-Atlantique.

Cette émigration a été d'autant plus remarquable que ces milliers de départs n'étaient pas sans esprit de retour et que, fortune faite, certains de ces « gavots » revenaient au pays, l'embellissaient – non sans ostentation – de somptueuses villas, de caveaux prestigieux, et faisaient preuve de générosité à l'égard de leur communauté.

La période de 1850 à 1890 est décisive pour le développement des maisons de commerce d'origine française au Mexique, elles passent de 9 à 110, et pour l'établissement de liens avec l'Europe par des voies nouvelles, comme la ligne de bateaux Saint-Nazaire-Vera-Cruz ; décisive encore pour la création de puissantes industries textiles locales, totalement intégrées depuis le cardage du coton jusqu'à l'expédition de pièces de tissus... Un détail pittoresque se révèle parfois significatif de l'intensité des relations morales maintenues avec le pays des ancêtres : *Le Journal de Barcelonnette* publié en 1882 affiche des tarifs d'abonnement allant de 7 F pour l'arrondissement à 14 F pour le Mexique, preuve qu'il devait y avoir des lecteurs.

Les « Barcelonnettes » au début du XX^e siècle se trouvent à la tête de près des trois quarts des usines textiles et des grands magasins du Mexique. Mais les événements qui suivirent cassèrent l'élan : la Révolution mexicaine brisa la puissance des étrangers, puis limita leur immigration ; quant à la guerre de 14-18, mobilisant 561 de ces Français d'outre-mer, elle désorganisa les affaires (et près de 43% donnèrent leur vie). Il reste pourtant plus de Barcelonnettes au Mexique que d'habitants dans la vallée.

Des annexes utiles permettent de mieux comprendre les mentalités de ces hommes, en particulier la reproduction de lettres anciennes ou récentes. Un seul regret, que les légendes des illustrations aient été rejetées, probablement pour des raisons d'élégance de la mise en page, à la fin : c'est moins pratique. Mais l'ouvrage est utile et plaisant ; il ne passionnera pas seulement les Gavots...

Marcel BERNOS

COLLABORATEURS DE CE NUMERO

- ASCHIERI Lucien, 177, avenue des Trois-Lucs, 13012 Marseille.
 BARRUOL Agnès, 37, avenue Jean-Jaurès, 05000 Gap.
 BOYER Jean-Paul, 1, avenue du Corail, 13008 Marseille.
 COULET Noël, U.E.R. d'Histoire, Université de Provence, 29, avenue Robert-Schuman, 13621 Aix-en-Provence.
 GIRAUD Albert, 38, boulevard du Roi-René, 13100 Aix-en-Provence.
 HEBERT Michel, Département d'Histoire, Université du Québec à Montréal, case postale 8888 succ. A, Montréal, Québec, H3C3P8.
 MERLE René, 213, chemin Domergue, 83500 La Seyne.
 ROTTICI Roland, La Roveira, 84420 Piolenc.
 SIGNORILE Marc, 84-86, rue Consolat, 13001 Marseille.